

ÉCOLE ET ESPACE D'ART CONTEMPORAIN

**CAMILLE LAMBERT**

**NUIT BLANCHE**

An underwater photograph of a shipwreck, heavily encrusted with coral and other marine life. The scene is bathed in a deep blue light, with sunlight filtering down from above. The ship's structure, including railings and masts, is visible through the water.

**THE  
LOVE BOAT**

**SAMEDI 3 JUIN 2023**

### COMMISSAIRES

#### CHARLOTTE HUBERT ET CLÉLIA BARBUT

**Charlotte Hubert** est née le 27 mars 1984 à 7h55 à la Clinique Notre-Dame de Grâce de Nantes, elle vit à Paris et travaille partout sur la terre. Elle a commencé à faire de l'art parce qu'elle perdait régulièrement au Monopoly. Charlotte Hubert raconte des histoires, danse dans les discothèques napolitaines et observe le mont Fuji. Enseignante en arts plastiques à l'Université catholique de l'Ouest et chargée de cours pendant cinq années au sein de l'université Paris 8, son cours s'intitulait : « Je suis à l'art comme la sardine est à l'huile ». Charlotte Hubert invente des fictions sans exploser de rire, expose et performe régulièrement son travail de façon organisée en France et à l'étranger.

**Clélia Barbut** est historienne de l'art, enseignante-chercheuse et critique d'art, associée à l'Équipe d'Accueil Histoire et Critique des Arts de l'université Rennes 2. Après une thèse sur les pratiques artistiques performatives pendant les années 1970 en France et aux États-Unis, elle poursuit aujourd'hui ses recherches au sujet du rapport de la performance aux archives et à la transmission. Depuis 2019, elle est responsable scientifique du programme de recherches Performance Sources et mène actuellement avec le soutien du Centre National des Arts Plastiques un projet intitulé Généalogies de la performativité.

Clélia Barbut et Charlotte Hubert se sont rencontrées à la piscine municipale au cours d'un exercice d'abdos fessiers. Elles ont alors décidé de créer l'aquagymologie, une science du déraillement visant à faire un état des recherches sur l'aquagym, qui prend la forme de performances, de conférences, de vidéos. The Love Boat s'inscrit dans la continuité de leur collaboration.

## LES ARTISTES

**Pauline Delwaille, Su Friedrich, Agnès Geoffray, Dom Gilliot et Zouzou, Barbara Hammer, Aurore Le Duc, Wura-Natasha Ogunji, Nathalie Perret, Agnès Varda, Anne-Sophie Yacono, Euridice Zaituna Kala.**

*The Love Boat* emprunte son titre à la série télévisée américaine *La croisière s'amuse*, 249 épisodes et demi diffusés sur écran bombé entre 1977 et 1987 à bord du *Pacific Princess*. Une exposition flottante, qui se présente comme une croisière romantique sur une péniche qui descendra la Seine de Juvisy-sur-Orge à Vitry-sur-Seine. Au croisement entre cinéma expérimental et son, photographie et céramique, performance et installation, les artistes invité-es explorent tout-es les méandres narratifs de l'eau. De Douarnenez à San Francisco, de Lagos à Jeju-Do, leurs pratiques multiples occupent la péniche Bali avec une constellation de gestes et de figures qui se dispersent sur le pont loin d'Avignon, dans les cabines-jumelles, au bar-cocktails, à travers les hublots-miros : Ama et Penn Sardin, familles vagues, frite en mousse et grément, drapeaux et chutes d'eau, bidon et corps en flottaison...

Au gré de deltas sibyllins et d'embouchures alambiquées allant jusqu'en mer de Chine et dans l'océan Indien, le fleuve parisien qui forme le lit de cette croisière s'écrit dans la fiction. On y navigue en des eaux antres-mêlées comme les sentiments, parfois en bouche-à-bouche, parfois en apnée, le plus souvent une tasse à la main. Car la romance c'est aussi rencontrer un iceberg à tribord, comme la proue rouillée du *Titanic* est là pour nous le rappeler, épave de l'amour entre Kate Winslet et Leonardo DiCaprio qui repose aujourd'hui quelque part dans le nord de l'Atlantique. Pour ne pas oublier ce qui gît et vit au fond, cette croisière se veut enfin également temporelle et, au cours d'une chronologie allant des années 1960 à aujourd'hui, on sillonnera les généalogies féministes qui transforment en chants de lutte les récits engloutis.

### PAULINE DELWAULLE

***Beau temps ciel bleu, installation et performance, 53 drapeaux 40x60cm, dimensions variables, 2017-2023***

Depuis plusieurs années la pratique artistique de Pauline Delwaulle vient questionner les éléments souvent invisibles d'un territoire, mettre en forme par les gestes, les mots, un espace mental qui dessinerait un ailleurs poétique pris dans un ciel bleu, une montagne enneigée, un océan pollué. C'est en partant de la recherche scientifique qu'elle trouve les coordonnées de ses films, photographies, installations, performances, expérimentant des formats entremêlés d'aventures réelles et de récits littéraires.

Pauline Delwaulle a consacré une série de travaux à la couleur du ciel, aux instruments existants pour mesurer ses différentes teintes, et aux coordonnées colorimétriques du bleu. Tout au long de la croisière du *Love Boat*, elle installera autour du mât de la péniche des drapeaux pensés et colorés en fonction des bleus évolutifs du ciel. À chaque drapeau correspond une teinte céleste singulière. Ici, elle adapte son geste minimal et le répète, son corps s'inscrit alors dans le lieu de l'œuvre, faisant émerger un paysage invisible, parfois imperceptible, à l'intérieur duquel le déplacement se déploie comme une carte. Il nous faudra lever le regard, peut-être le déporter, pour rencontrer un ciel composé de sillages fictionnels et imaginaires.

*Pauline Delwaulle est née en 1988 à Dunkerque. Entre cinéma, photographie, dessin, son travail porte sur l'écriture de l'espace et sa représentation, vis-à-vis desquelles elle procède de manière scientifique : prélèvement de données topographiques, lumineuses, historiques, qu'elle retravaille avec l'épure, la réduction, le récit et la fiction.*

**SU FRIEDRICH**

***Sink or Swim*, vidéo, noir et blanc, son, 48 min, 1990, numérique, anglais sous-titré en français, 1990**

**Écriture, réalisation, montage : Su Friedrich**

**Voix off : Jessica Lynn**

Pièce majeure du cinéma indépendant féministe, *Sink or Swim* s'écrit autour du récit d'une petite fille centré sur sa relation avec son père. À travers une série de 26 brefs tableaux - « Virginité », « Fantômes », « Perte », « Séduction », « Tentation »... - une voix enfantine raconte ses souvenirs. L'un des premiers est celui dont le film tire son titre : alors qu'elle demande à son père de lui apprendre à nager, celui-ci lui explique les principes de la respiration et de la nage puis la jette à l'eau, l'enjoignant de revenir par ses propres moyens. Au fil du récit, émerge le portrait d'un père absent, dur, et d'une enfant profondément affectée par cette figure. Besoin d'amour de la petite fille, incapacité du père à y répondre, détresse de la mère après leur divorce... Le film de Su Friedrich est caractérisé par son intensité émotionnelle ainsi que par sa complexité formelle. La narration, qui se construit au fil des remémorations, est parsemée de plongées : dans la mythologie (le mythe d'Atalante, déesse grecque connue pour son refus du mariage et ses nombreux exploits, est le favori de la petite fille), dans les souvenirs d'enfance du père lui-même (la mort de sa petite sœur par hydrocution dans une piscine), dans la musique (un lied de Franz Schubert que la mère de la petite fille écoutait en boucle après le départ du père, *La jeune fille au rouet*) et les écrits (poèmes et textes scientifiques écrits par le père, lettres écrites par la petite fille). En contrepoint, les images n'illustrent pas directement le récit mais sont plutôt tissées avec lui de façon dissociée, évoquant l'enchevêtrement du rêve ou d'une mémoire sélective. Scènes de communion, de baignade, de bicyclette, de cour d'école, de vacances, se succèdent et dessinent une enfance tout à la fois singulière et ordinaire. On voit aussi des extraits de films, de publicités, des images d'archive et de peinture. En noir et blanc, elles participent à produire un dense paysage visuel et émotionnel au sein duquel l'œuvre déplace et répare, au sein duquel la petite fille - qui est une femme à la fin du récit - se réapproprie son histoire.

*Su Friedrich (née en 1954, Connecticut) est une réalisatrice majeure de l'avant-garde américaine et du cinéma queer. Depuis les années 1970, elle déploie une œuvre à la lisière entre film expérimental, narratif et documentaire. Su Friedrich écrit, filme, monte et produit seule ses films.*

### AGNÈS GEOFFRAY

***L'hydracropsychisme*, tirage pigmentaire, encadré, 40X50cm, 2020**

***L'échappée*, tirage pigmentaire, encadré, 93X63cm, 2021**

*L'hydracropsychisme* reproduit l'épigraphe du roman *Les Chutes* de Joyce Carol Oates, composé des mots extraits du *Journal* du Dr Moses, rédigé à la fin du XIXème siècle, exposant les symptômes de « l'hydracropsychisme ». Il s'agit d'une sorte de syndrome de Stendhal des chutes du Niagara : un charme mystérieux exercé par les chutes d'eau. Les victimes envoûtées sont comme paralysées, les yeux dilatés par une attirance biologique morbide et fascinateur qui peut aller jusqu'au suicide.

C'est cette tension dramatique qui parcourt le travail qu'Agnès Geoffray a mené autour des chutes du Niagara. L'ensemble photographique procède de l'assemblage, de photographies et de documents. À partir d'images collectées, ou de mises en scène, l'ensemble engrange des associations multiples autour de la notion de suspens catastrophique. Gravures, plaques de verre photographiques, couvertures de livres... Ainsi que des mises en scène avec personnages, dont *L'échappée* fait partie. Une jeune femme au bord d'une falaise regarde dans le vide. Le vent qui s'engouffre dans sa robe rend son équilibre précaire, d'un bleu qui pourrait se fondre dans celui de la mer qu'elle surplombe, et dans celui du ciel.

*Agnès Geoffray, née en 1973 à Saint-Chamond, est une artiste plasticienne française. Elle vit et travaille à Paris et Bruxelles. À la croisée de la photographie, de la sculpture et des installations, ses propositions s'élaborent souvent à partir de sources d'archives. Sa démarche résulte d'un processus de reconstruction fictionnalisée, interroge l'idée de réminiscence et révèle un univers de tensions.*

## DOM GILLIOT ET ZOUZOU

### ***Cristal Liquide, performance, concert***

Le temps d'une traversée, d'un point A à un point B, de Juvisy-sur-Seine à Paris, Dominique Gilliot + Zouzou livreront différentes réflexions relatives à l'élément liquide, aux pierres dans les poches qui font couler, aux navigateurices en solitaires, aux solitaires, au vent dans les voiles, aux grands fonds, aux mouettes et aux goélands. Il y aura aussi des questions comme : « N'allons-nous pas toujours d'un point A à un point B ? », des chansons d'amour déchirantes, des micro-déplacements inscrits dans un déplacement plus large, une suite d'impressions en forme d'histoires, on tanguera, on flottera, on appellera ça Cristal Liquide, et ce sera bien. Embruns.

*La démarche de Dom Gilliot est à mi-chemin entre stand-up, performance, théâtre et show télévisé. Mêlant pop-culture et pop-philosophie, iel développe un travail qui déconstruit certains codes et valeurs avec humour et poésie. Zouzou / Antoine Pesle est musicien, auteur, compositeur, producteur. Après avoir commencé comme DJ, il décide de se lancer dans un style basé sur l'électro pop. Il fait également des créations sonores pour le spectacle vivant et l'art contemporain.*

### BARBARA HAMMER

***Diving Women of Jeju-do, 23min53, couleur, son, coréen sous-titré en anglais, 2007***

Jeju-do est la plus grande des îles situées entre la Corée et le Japon, encerclée par la mer de Chine orientale. Depuis des centaines d'années, les femmes qui y vivent pratiquent la plongée en apnée pour pêcher des coquillages, des poulpes, des oursins. Cette tradition féminine millénaire, que l'on trouve aussi au Japon, est en train de s'éteindre. Barbara Hammer est allée à la rencontre de ces femmes pour les filmer, plonger avec elles et enregistrer des traces de leurs pratiques et de leur mode de vie.

*Barbara Hammer est née en 1939 à Hollywood en Californie. Elle a vécu et travaillé à New York jusqu'à sa mort en 2019. Travaillant principalement avec le film et la vidéo, elle fait figure de pionnière dans le cinéma expérimental états-unien depuis le début des années 1970. Elle a créé une œuvre révolutionnaire qui éclaire en particulier les vies lesbiennes, leurs histoires et leurs représentations.*

**AUORE LE DUC*****KABAL! (ou la révolte des femmes-sardines), conférence-performance, 2023***

*KABAL ! (ou La révolte des femmes-sardines)* est une performance de 28 minutes quelque part entre le format drague-show et le stand-up, activée derrière le bar en ZINC du *Love Boat* sur un air de Patrick Sébastien. Elle a été pensée comme une conférence non-savante où l'histoire des femmes *penn sardin* (tête de poisson en breton) de Douarnenez rencontrent la musique techno de Madame Grenadine. Aurore le Duc nous parle dans un langage brut presque insolent de l'histoire de ces ouvrières sous-payées qui étêtaient, vidaient, rangeaient dix-huit heures par jours les sardines dans les usines de Douarnenez, et plus particulièrement du mouvement de grève de 1924. Vêtue d'un costume d'écailles en sequins, Aurore Le Duc rend un hommage féministe à ces sardinières dont les chants en breton résonnent encore dans le Finistère en solidarité avec la classe ouvrière, à leurs luttes politiques mais également à leurs corps meurtris par la force du travail. En écho au contexte politique actuel et face à la contestation contre la réforme des retraites, cette performance qui fait le récit parlé et chanté d'une histoire qui n'est pas celle des dominants permet à l'artiste de s'inscrire imaginativement dans les mouvements de grève auxquels elle ne peut pas se joindre : « Je ne peux pas manifester, parce que je ne peux pas, je l'ai fait une fois et j'ai perdu 100 balles » explique-t-elle.

*Aurore Le Duc est née en 1988 sur le comptoir d'un bar PMU à Cergy-Pontoise. Elle vit actuellement entre Montreuil et la librairie du quai Branly. Son travail porte sur les relations entre culture populaire et « high culture ». S'intéressant autant à la pop, à l'histoire des arts et des idées qu'à l'architecture, elle élabore une pratique pluridisciplinaire mêlant performance, sculpture, travaux d'aiguilles, dessin et écriture.*

### WURA-NATASHA OGUNJI

***Will I still carry water when I am a dead woman ?*, vidéo de performance, couleur, 2013**

**Performeur-ses : Taiwo Aiyedogbon, Ruby Amanze, Deola Gold , Wura-Natasha Ogunji, Odun Orimolade, Mary Oruoghor, Wana Udobang. Avec aussi Wale Adewole, Abiodun Akinrinola, Oluwasegun Famade, Tumi Gbebire, Mike Obi, Samuel Ololade, Saydo Omotosho, Toyosi Soile, Steven Ugoh**

**Costumes: Modesta Oge Okafor and Wura-Natasha Ogunji**

**Photographe : Soibifaa Dokubo**

**Vidéaste : Ema Edosio**

La première version de *Will I still carry water when I am a dead woman ?* a été créée en 2011 à Lagos et performée par Wura-Natasha Ogunji elle-même : des bidons d'eau attachés à ses chevilles, l'artiste rampe sur le sable, à la lisière des vagues qui vont et viennent. Cette pièce a été inspirée à l'artiste par ses déplacements quotidiens pour aller porter de l'eau dans la maison de ses cousin-es, une tâche domestique majoritairement féminine. Sur le même thème, la vidéo présentée pour *The Love Boat* est la captation d'une performance collective réalisée par un groupe de femmes, en avril 2013 à Lagos, Nigeria. Les performeuses sont toutes masquées, vêtues d'un costume fait d'un tissu violet au motif traditionnel dont la coupe géométrique évoque un ballet afro futuriste. Elles ont attaché à leurs chevilles et à poignets des bidons d'eau de couleur dorée. Des hommes que l'on reconnaît au bandeau qu'ils portent sur la tête fait du même tissu, écartent avec une canne les voitures bruyantes et les passants interloqués.

Avec *Will I still carry water when I am a dead woman ?* Wura-Natasha Ogunji représente la matérialité crue de cette tâche ardue, presque impossible, de porter de l'eau. Elle fait référence aux bals masqués Egungun, rituels Yoruba (ethnie d'Afrique de l'Ouest rassemblée autour du golfe de Guinée) dans lesquels les ancêtres sont rappelés. Dans ces cérémonies les danseurs qui incarnent les revenants sont protégés, libres d'aller où ils le veulent et ne peuvent pas être touchés. Les femmes confectionnent les masques et les costumes pour ces cérémonies, mais elles ne sont pas autorisées à les porter. La performance de Wura-Natasha Ogunji opère donc un retournement du rituel : tandis que les hommes les protègent et leur fraient un chemin, ce sont les

femmes dont on observe la marche obstinée, puissante, presque menaçante. D'abord les performeuses ont une posture calme et solide, un pas régulier ; progressivement, on voit la fatigue entraver les mouvements qui deviennent plus raides et lents jusqu'à s'arrêter complètement. Concrétisant le labeur qui transforme les corps, la transpiration macule leurs costumes chatoyants. Les performeuses, luttant pour traîner ces bidons jusqu'au bout de leurs forces, se donnent entièrement à leur épuisement. En même temps, leur marche ouvre un espace social, symbolique, physique, dans lequel les femmes peuvent se réapproprier une forme de puissance sacrée.

*Wura-Natasha Ogunji est née à Saint-Louis aux Etats-Unis, en 1970 ; elle vit et travaille à Lagos, au Nigeria. Ses œuvres comprennent des dessins cousus à la main sur du papier calque, des vidéos et des performances publiques. Sa démarche s'inspire des interactions expérimentées lors de ses séjours à Lagos, et de questionnements autour de la présence des femmes dans l'espace public.*

### NATHALIE PERRET

#### ***Babosas, faïence, monnaies d'argent à l'effigie de la Schtroumpfette, 2023*** ***Concha y huesos, faïence, encre de Chine, 2021***

Pour *The Love Boat*, Nathalie Perret présente un ensemble d'objets en faïence rose et noire dont la typologie s'apparente aux natures mortes, aux vanités et aux cabinets de curiosités (ossements, urnes funéraires, coquillages). Sa démarche est animée par un intérêt pour les métissages issus de la colonisation européenne en Amérique latine et en particulier pour la « colonisation du savoir », expression par laquelle l'historien Samir Boumediene désigne le rôle des plantes médicinales dans la construction des rapports de force politiques entre l'Europe et le « Nouveau Monde » entre les 15<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles. On trouve dans les travaux de Nathalie Perret de multiples occurrences de plantes et d'objets indigènes d'Amérique latine allant jusqu'à la période précolombienne, qui ont fait l'objet d'une appropriation européenne. *Babosas* est composée d'une famille d'urnes funéraires fermées par des coquillages d'une couleur rose pâle que Nathalie Perret a donnée à la terre en la pigmentant ; *Concha y huesos*, est composée d'un ensemble d'ossements peints à l'encre de Chine. Avec les *Conchas*, l'artiste joue sur le double sens du mot espagnol : la « conque », mollusque à grande coquille bivalve, et la « chatte » au sens de vulve dans le langage familier, parfois utilisé comme une insulte. Les fluides corporels sont rendus présents par les coulures d'émail et par le titre des *Babosas* qui signifie : « baveuses ». La présence irrévérente de pièces d'argent à l'effigie de la Schtroumpfette – la coquetterie ridicule du personnage, l'incongruité de la peau bleue – est un ultime pied de nez à la noblesse ou à la préciosité que l'on voudrait prêter à ces objets. Ces pièces sont en argent et ont été frappées à Paris, par le musée des Monnaies. Enfin, ces œuvres et les fêlures qui les parcourent fonctionnent aussi comme des béances vers le passé : celui qui précède l'arrivée des colons dans le « Nouveau monde », et celui de l'enfance de Nathalie Perret au Venezuela et au Chili. Les ventres ronds de ces objets funéraires renferment une mémoire collective et singulière. Et ce sont en définitive ces formes qui nous regardent avec curiosité, somptueuses et fêlées.

*Nathalie Perret, née en 1978 à Caracas, au Venezuela, est une artiste plasticienne franco-chilienne. À la lisière entre céramique, dessin et bijou contemporain, elle conçoit des objets caractérisés par un grand dépouillement technique et esthétique, évoquant l'effacement ou la résurgence des traces du passé. Son travail est nourri par son intérêt pour les transferts culturels issus de la colonisation européenne en Amérique latine.*

## AGNÈS VARDA

**Oncle Yanco, vidéo, court-métrage, 35mm, 22 min, couleur, 1967**

En 1967, Agnès Varda fait la rencontre de son Oncle Yanco qui vit au sein d'une communauté hippies des faubourgs aquatiques de San Francisco : ville de l'amour, où chacun peut construire sa maison sur des flotteurs. L'eau et ses reflets apparaissent dès la première scène comme un élément pacifique venant tempérer métaphoriquement le contexte socio-politique brûlant de l'année 1968. C'est aussi dans le lit de l'eau que l'imaginaire autour de cet oncle qu'elle appelle « sa racine flottante » vient se construire. C'est le portrait d'un oncle d'Amérique, qui n'est ni un oncle, ni un riche américain ; une généalogie imaginaire dans laquelle il est permis de penser que la famille peut être choisie et non inévitablement construite par et dans les liens de sang.

« *Je savais qu'il existait. Un voyageur m'en avait parlé, et j'avais lu [Henry] Miller [de longue date, l'écrivain Henry Miller fut ami de Yanco Varda]. Mais un nom, c'est peu de chose.* »

Dans ce court-métrage, elle met en scène un dialogue intimiste articulé autour d'une double voix off en alternance : la sienne se mêlant à celle d'Oncle Yanco. Cinéaste des arts plastiques, Agnès Varda travaille le documentaire comme un collage tant dans la construction des différents plans que dans le choix de réaliser le portrait d'un oncle peintre, filmant en gros plans et de façon répétée la matière picturale. Le documentaire déborde de couleurs, en commençant par le rose-amour du pull de Yanco jusqu'aux couleurs du paysage. C'est finalement sous un cœur rouge qu'elle retrouve cet oncle utopique.

*Agnès Varda est née Arlette en 1928 à Ixelles, Belgique, d'une mère française et d'un père grec. Cinéaste, photographe et plasticienne, elle est l'une des figures les plus éminentes du mouvement de la Nouvelle Vague. Elle est décédée le 29 mars 2019 à Paris, rue Daguerre, entourée de ses proches et de ses chats.*

### ANNE-SOPHIE YACONO

**Prélèvements de peau, installation et impressions lithographiques sur latex et clous, 23 pièces de latex imprimées, dimensions variables, 2010-2011**

**Ensemble Chatteland (vue satellite), lithographies en noir et blanc, tirages sur papier « carte », 53x77 cm, 2011**

Le travail d'Anne-Sophie Yacono est développé autour d'un monde créé de toutes pièces : *Chatteland*. Celui-ci retourne l'agressivité du monde actuel, en particulier contre les femmes, en un lieu qui leur serait dédié. Forêt liquide, fleuve de merde, jungle dégoulinante, vulve-fleur, tord-boyaux en ondulation, Chatteland donne corps à une matière presque organique, où le végétal circule dans le corps, le sexuel dans le minéral, laissant s'écouler une substance liquide sensuelle, à la fois intime et politique. Anne-Sophie Yacono défend cet espace fictionnel où la mort et le plaisir s'entrelacent, comme un refuge pour les femmes, un ancre qui permettrait de lutter contre le patriarcat, et de s'en défendre.

*The Love Boat* fera voguer son installation *Prélèvements de peau* composée de latex lithographiés suspendus par des clous à leur support. La matière presque organique évoque celle d'une peau tatouée par ses propres flux. Tout comme dans sa série de lithographies en noir et blanc *Galaxie, planisphère, eau, terre et satellite*, Anne-Sophie Yacono nous donne à voir ce qui pourrait être des cartes maritimes délavées par le temps. Installée dans la calle de la péniche Bali, cette série de lithographies figure les différentes versions de *Chatteland*, un planisphère précis découpé en strates sur lequel se dessinent quelques fragments zoomés de ce monde parallèle.

*Anne-Sophie Yacono, née à Paris en 1987, vit et travaille à Nantes. Depuis plusieurs années, elle donne forme à l'univers mystérieux de Chatteland par la peinture, la céramique ou encore le dessin, faisant immerger un hypermonde entremêlé de références à la science-fiction et à Lovecraft.*

**EURIDICE ZAITUNA KALA****SEA(E)SCAPES DNA: Don't (N)ever Ask, 2022****Cassette audio****Direction Artistique : Euridice Zaituna Kala****Composition : Euridice Zaituna Kala, Teo Betin, Romain Mascagni****Sound design : Romain Mascagni**

Le travail d'Euridice Zaituna Kala est animé par un intérêt pour les archives, personnelles ou collectives. *SEA(E)SCAPES DNA: Don't (N)ever Ask* est motivé par la découverte de l'épave du navire négrier São José Paquete d'Africa retrouvé au large du Cap en Afrique du Sud en 2015. Ce navire avait disparu en 1794 avec à son bord plus de 400 esclaves. 210 hommes et femmes périrent dans le naufrage. Les autres, capturés à nouveau, furent emmenés vers la destination initiale : São Luis do Maranhão au Brésil.

Entre Belle-Île, le Portugal et le Mozambique, Euridice Zaituna Kala est partie à la recherche de ce navire négrier et de ses traces. Avec ce projet, elle explore la mémoire des océans Atlantique et Indien, qui ont été parcourus par les routes commerciales de l'esclavage. Ce chemin a été aussi le sien, au cours duquel elle a collecté et produit des archives, des récits, des images, des sons. La composition sonore a été créée comme un corps en mouvement : pieds, jambes, sexe, ventre, mains, torse, tête...sont autant de motifs qui permettent à la narration de se déployer. Et si les personnes qui périrent dans le naufrage du São José Paquete d'Africa retrouvaient la vie et la voix ? *SEA(E)SCAPES DNA: Don't (N)ever Ask* est une fiction fluide qui tisse entre eux des fragments mémoriels – souvenirs du naufrage, souvenirs d'enfance – tandis que les temps et les narratrices s'entremêlent.

*Euridice Zaituna Kala, née au Mozambique en 1987, vit et travaille en France. Son travail prend la forme d'installations, de performances, d'images, d'objets et de livres. Il est axé sur les métamorphoses, les manipulations et les adaptations de l'histoire. Elle propose des œuvres qui ouvrent un autre point de vue sur le récit historique, dans la continuité de l'idée de Léopold Senghor de retrouver et bâtir « le royaume de l'enfance ».*

**ASSOCIATION ALTERNAT**

4 quai Jean-Pierre Timbaud, 91260 Juvisy-sur-Orge  
06 32 55 05 93

*Le projet ALTERNAT « Péniche pour la paix » a été lancé en 1983. L'association a pour but de promouvoir la formation, l'information et les échanges sur des initiatives de solidarité dans un esprit de forum transversal alliant les objectifs de paix, de développement partagé, de liaison de l'homme avec son environnement, de respect des identités culturelles et de maîtrise de l'information.*

*Ce projet consiste à armer une péniche en bâtiment de paix et organiser, à bord, événements et manifestations pour participer ainsi à la vie de la cité et favoriser l'émergence des initiatives de solidarité. Il nécessite de rassembler les personnes et réunir les ressources et compétences nécessaires à la transformation d'une péniche en moyen de communication et de promotion, convivial et porteur de sens, au service des initiatives de paix et de solidarité. Avec ce bateau, ouvert à tous les publics, le défi et l'ambition de la compagnie ALTERNAT sont de créer un nouvel espace, original, pour agir et réfléchir ensemble sur le devenir de la planète.*



**ÉCOLE ET ESPACE  
D'ART CONTEMPORAIN  
CAMILLE LAMBERT**

35 avenue de la Terrasse, 91260 Juvisy-sur-Orge  
01 69 57 82 50 / [eart.lambert@grandorlyseinebievre.fr](mailto:eart.lambert@grandorlyseinebievre.fr)  
<https://sortir.grandorlyseinebievre.fr>



**ETABLISSEMENT PUBLIC TERRITORIAL**  
**Grand-Orly Seine Bièvre**  
Bâtiment ASKIA  
11 avenue Henri Farman / BP 748 / 94 398 Orly Aérogare Cedex  
Tél : 01 69 57 80 00 - [www.grandorlyseinebievre.fr](http://www.grandorlyseinebievre.fr)



Ville d'Athies-Mans



**Métropole  
du Grand Paris**